

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 28

Artikel: Paris sur le turf : le gagnant du derby et du Grand-Prix
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255345>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nant au-dessous de vous, et toute direction alors vous échappe; ou vous pouvez redescendre, suivre la surface du sol, vous aider de votre guide-rope et d'une poignée de sable, pour faire, sans effort, des bonds de géant par-dessus les habitations et les arbres.

Le moment venu d'atterrir, on goûte vraiment une joie d'explorateur à s'en aller parmi des hommes étrangers, comme un dieu sorti d'une machine. En quel pays est-on? En quelle langue, allemande, russe ou norvégienne, obtiendra-t-on une réponse? Des membres de l'Aéro-Club ont essayé des coups de feu en franchissant

certaines frontières européennes. D'autres, arrêtés, au moment de l'atterrissage, par quelque bourgmestre ou quelque gouverneur militaire, ont commencé par languir sous l'inculpation d'espionnage — cependant que le télégraphe informait de leur arrestation la capitale lointaine, — pour finir ensuite la soirée en sablant du champagne, dans l'enthousiasme d'un mess d'officiers! D'autres mêmes, en de petits coins perdus, ont eu à se défendre contre l'ignorance et la superstition des populations rurales. Telle est la fortune des vents.

SANTOS-DUMONT

PARIS SUR LE TURF. — Le gagnant du Derby et du Grand-Prix.

Sur les grands boulevards de ce gai et joyeux Paris une effervescence extraordinaire règne le jour des courses du Derby et du Grand Prix. Les cafés regorgent de monde, les voitures et les automobiles filent dans la direction de la gare, des centaines de vendeurs de journaux et de camelots offrent en criant à tue-tête leurs feuilles de sport. Les garçons de restaurant ont laissé de côté leur flegme professionnel et indiquent confidentiellement à leurs clients préférés le nom du cheval favori des connaisseurs. Qui gagnera? Chacun veut parier en un tel jour. Les recettes des caisses de Chantilly atteignent souvent le joli chiffre de 125,000 fr. Il n'y a pas de ville au monde où la manie du pari soit si intense que dans la Ville-Lumière. On semble avoir oublié que les courses de chevaux ont un but plus élevé que le jeu et le gain de l'or, et chacun, du plus petit ouvrier de fabrique au commerçant aisé, apporte ses économies au champ de courses, se figurant de cette manière avoir grandement contribué à l'amélioration de la race chevaline.

durant toute l'année pour ainsi dire, sauf un petit arrêt en hiver, on a l'occasion d'apporter ses économies au Pari mutuel. S'il n'y a pas course à Longchamps il y en a sans doute soit à Chantilly, ou à Vincennes, ou à Maison-Lafitte, ou à St-Cloud ou à Auteuil.

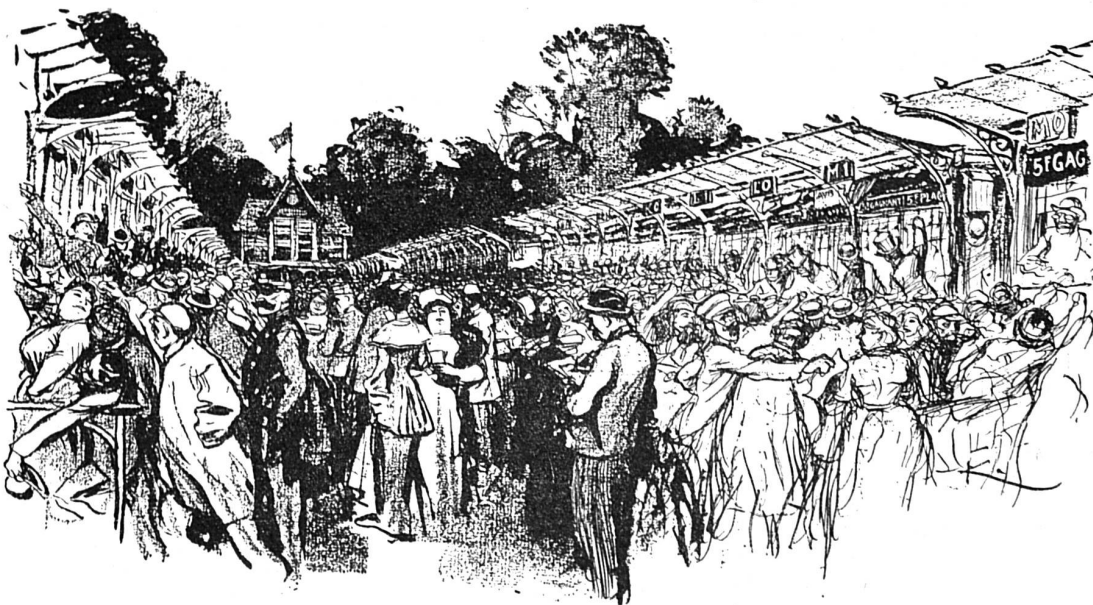
Bon an mal an, les Français dépensent de cette manière 250 millions, ce qui fait 6 fr. par tête. En réa-



La fièvre des courses à Paris. Un omnibus immense (traîné par 6 chevaux) en route pour le champ de courses.

lité c'est bien le double de cette somme qu'il faut admettre car, outre le Pari mutuel autorisé, il y a quantité de book-makers non autorisés dont les revenus sont considérables. Des 250 millions mentionnés plus haut, l'Etat prélève le 8 %, c'est-à-dire 20 millions, et le reste s'en va dans les caisses de l'Assistance publique.

Parcourons quelques rues de Paris un jour de grandes courses. Les moyens de locomotion pour se rendre au champ de courses ne manquent pas. De grandes voitures, des omnibus attelés de quatre ou six chevaux remplis de monde se dirigent soit à Auteuil, à St-Ouen ou à Longchamp. Chacun lit attentivement un journal de sport et toutes les conversations se rapportent aux chevaux et aux courses. L'Etat est cause de l'existence d'un si grand



Le public se précipite au Paris-Mutuel.

C'est dans une cinquantaine de boutiques en plein vent que se vendent les billets du pari. Ces débits sont assiégés par une foule d'acheteurs qui se bousculent et luttent pour arriver premiers à la caisse. Les femmes elles-mêmes tentent aussi la chance. A Paris,

nombre de book-makers vu que le prix minimum de la carte de pari coûte 5 francs, tandis que les book-makers en offrent à un prix plus réduit. Tout le monde veut, ce jour-là, tenter la chance. Chacun joue. C'est plus qu'une habitude : c'est une tradition. D'aucuns,

qui, en temps ordinaire, ne risqueraient pas vingt sous même à coup sûr vont, sans hésiter porter leur enjeu au pari mutuel. S'ils gagnent, ils s'en réjouissent, naturellement. S'ils perdent, ils ne s'en affligent pas.

LE GRAND PRIX DE PARIS

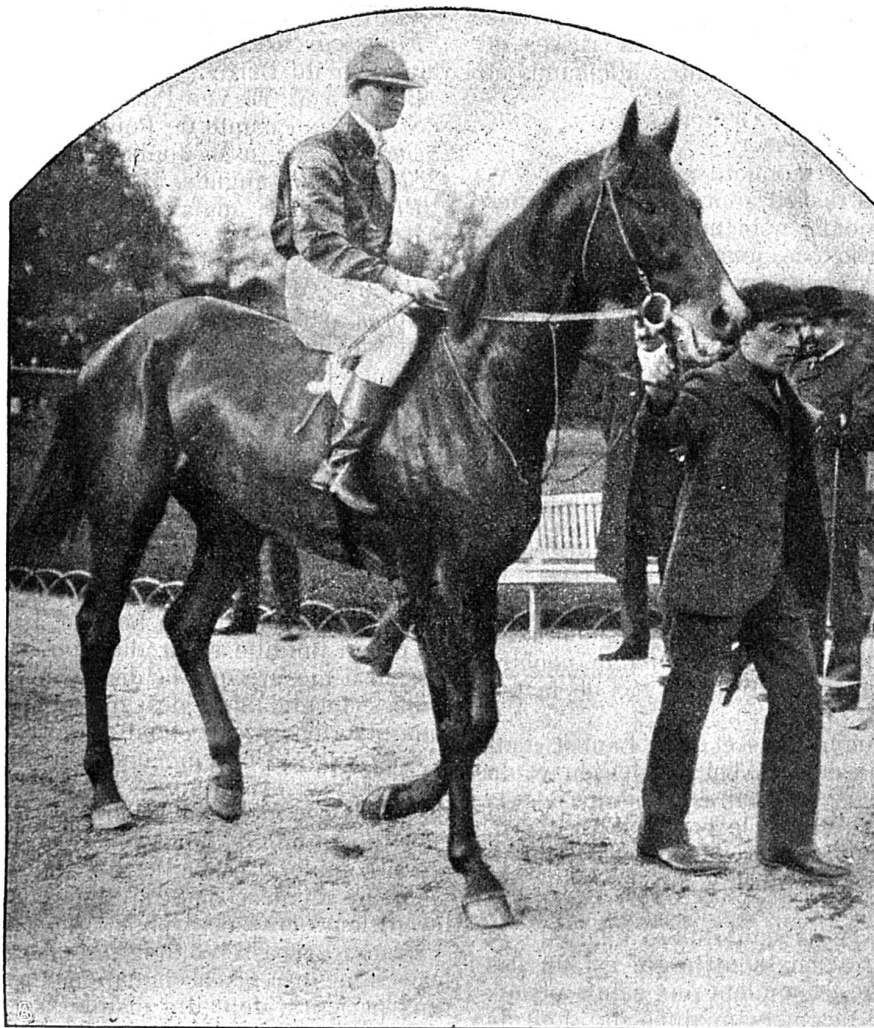
3 ans, 200,000 fr.
3000 mètres.

C'est le 11 juin le point culminant de la saison hippique : le Grand Prix (trois ans, 200,000 fr., 3000 mètres), de Paris est en effet l'épreuve sensationnelle qui établit définitivement le mérite des chevaux de trois ans et qui les classe respectivement. Les chevaux qui disputent le Derby doivent y être amenés au maximum de leur préparation : il n'est pas toujours facile de les maintenir pendant les quinze jours qui séparent le prix du Jockey-Club du Grand Prix de Paris dans la condition parfaite où ils se trouvent lors du premier, et on a vu plus d'une fois le vainqueur du Derby échouer dans la grande course de Longchamps.

Dès une heure de l'après-midi, de tous les côtés à la fois, le public arrive sur le champ de courses. La pelouse se garnit rapidement. Les premiers venus viennent en connaisseurs se ranger le long de la bar-

rière qui donne accès à la piste, à proximité du poteau d'arrivée. Ce sont les bonnes places qu'ils occuperont, debout, pendant plusieurs heures, sans que leurs visages trahissent la moindre fatigue.

Derrière eux, c'est un enchevêtrement de véhicules de toutes catégories, de toutes formes et de toutes grandeurs. Des familles entières prennent position : les hommes à côté du cocher, un pied sur le siège, un autre sur la croupe du cheval; les femmes, les fillettes et les enfants sur les coussins ou de préférence dans la capote, qui ploie d'une façon inquiétante sous cette charge inaccoutumée. Autour, c'est le remous continu des parieurs : hommes et femmes se croisent, se heurtent, se bousculent, s'appellent, échan- gent leurs impressions, consultent les pronostics de leurs



Finasseur, de Winkfields Pride, et Finaude, appartenant à M. Ephrussi, vainqueur du Derby français et du Grand Prix

journaux, marquent d'une croix sur le programme officiel les noms des chevaux sur lesquels ils ont arrêté leur choix. Ceux-là sont fiévreux, inquiets, affairés. Ils vont, toujours courant, entre le pavillon et le pesage, faisant des signaux incompréhensibles et compliqués — véritable télégraphie sans fil — à d'autres qui sont juchés sur des chaises de l'autre côté de la pelouse.

Les premiers sont venus pour voir courir les chevaux, avoir la sensation de l'arrivée ; les seconds, comme à la Bourse, en gens d'affaires ; mais il en est d'autres qui, loin du tohu-bohu des cris, du tumulte et du bruit, se sont installés tranquillement sur la pelouse et qui, assis en cercle sur des pliants qu'ils ont apportés, autour d'un panier aux flancs, rebondissent sur les événements du jour et parlent de leurs préoccupations domestiques.

L'aristocratie et les gens de haute volée se tiennent



Les vendeurs de journaux sur les boulevards après les courses. Résultat complet des courses. Paris-sport.

plutôt dans les tribunes ou tout près de celles-ci. Ils se rendent au paddock pour y voir les chevaux qui prendront part aux courses. Une société des plus cosmopolites s'y donne rendez-vous. Des marquis français et des lords anglais coudoient des princes russes et des grands d'Espagne, ou des comtes allemands et des milliardaires américains.

Au Pesage.

Au pesage, c'est le jour mondain par excellence. A mesure que le moment décisif approche, les tribunes se garnissent rapidement : sportmen en redingote dont la boutonnière est fleurie, jeunes et jolies femmes en toilettes claires, aux chapeaux de paille garnis de dentelles, de mousseline et de roses.

Pendant qu'en de savantes évolutions, les reines de la mode vont et viennent sous l'œil des « chères amies » qui les toisent des pieds à la tête à travers les verres de leur face-à-main, les hommes se dirigent vers le paddock, où des lads promènent les concurrents. Portefeuilles et portemonnaie sortent des poches. Chacun se dirige vers les guichets du pari mutuel, et l'on ponte ferme.

Le Président de la République.

Soudain, une sonnerie de clairons retentit. Un grand brouhaha se produit, et la daumont présidentielle, précédée du piqueur Troude, en grande tenue, pénètre dans l'enceinte de pesage et s'arrête au bas de la tribune d'honneur.

Le président de la République et M^{me} Loubet mettent pied à terre, suivis de M. Abel Combarieu et du général Dubois, les deux secrétaires généraux de la présidence. Ils sont salués par le prince d'Arenberg, président de la Société d'encouragement, et les membres du comité, qui les conduisent aux fauteuils qui leur ont été réservés.

Le chef de l'Etat, avec sa coutumière affabilité et M^{me} Loubet, avec ce gracieux sourire qui est un des charmes de sa personne, répondent aux saluts et aux marques de déférence des personnalités qui font la haie sur leur passage.

Tant que dure l'installation du président, le public s'empresse devant la marquise vitrée du pavillon, mais la cloche qui sonne, annonçant la sortie des chevaux le ramène bientôt à la réalité. Ce sont les dernières minutes avant la présentation. On se bouscule, on

s'empresse, car c'est le moment définitif, celui où l'on a le bon, le dernier tuyau.

Les partants, au nombre de neuf, sont :

Val d'Or, à M. Edmond Blanc (G. Stern), 4/5.

Finasseur, à M. Michel Ephrussi (Nash Turner), 7/2, vainqueur du Derby.

Clyde, à M. E. Veil-Picard (Cormack), 6/1.

Strozzi, au comte de Pourtalès (O'Connor), 6/1.

Coq à l'Ane, à M. Joubert (A. Carter), 6/1.

Shah Jehan, anglais, à sir E. Vincent (J. Reiff), 14/1.

Plum Centre, anglais, à sir F. Johnston (D. Maber), 14/1.

Brat, à M. Michel Ephrussi (Beaumé), 25/1.

Rally, à M. Chan (J. Lane), 40/1.

Après avoir défilé devant les tribunes sous la conduite des lads qui ont toutes les peines du monde à réprimer leur impatience, les concurrents vont se ranger sur une seule ligne, à gauche du moulin. Maintenant un silence absolu a remplacé le bourdonnement ininterrompu que l'on entendait il y a quelques minutes encore.

Le starter lève son drapeau.

On ajuste les lorgnettes, les cous se tendent, quelques secondes se passent. Partis !

D'une extrémité à l'autre du champ de courses, le mot court de bouche en bouche. Une clameur s'élève, un grand tumulte se produit qui ira sans cesse grandissant à mesure que la distance diminuera sous les foulées formidables des magnifiques pur-sang que tous maintenant cherchent à apercevoir.

Finasseur, *Strozzi* mènent le train. Quand le peloton passe devant les tribunes, des cris frénétiques retentissent. Chacun appelle son cheval, encourage le jockey qui le monte. Mais bientôt l'émotion est arrivée à son comble. C'est le dernier tournant et les chevaux viennent d'entrer dans la ligne droite. Les jockeys lèvent leurs cravaches pour l'effort suprême.

Finasseur passe comme une flèche en face du poteau salué par les acclamations frénétiques des heureux parieurs, dont il a justifié la confiance.

Derrière lui viennent, dans l'ordre, *Clyde* et *Strozzi*. Ensuite, c'est la rentrée triomphale au pesage, la conduite au paddock.

Le propriétaire, très entouré par les sportmen, est appelé par le président de la République, qui le complimente, ainsi que les personnages officiels. G.

AU PAYS DE L'IVOIRE (SUITE)

(Reproduction interdite)

A Tumba, poste morne et désolé, je ne restai que le temps de rassembler mes porteurs et, le surlendemain déjà, avec quatre compagnons, je me mis en route, *pedibus cum jambis*, pour Léopoldville.

Je n'oserais faire au lecteur la nomenclature de tout ce que doit emporter le voyageur pour une marche de ce genre. Il traîne après lui sa tente, sa batterie de cuisine, ses vivres et conserves, ses armes et son bagage personnel, ce dernier pas peu considérable ; un exemple entre mille : dans l'Afrique centrale, je crois superflu de vous dire que les cordonniers sont peu fréquents. L'on peut supposer alors combien il faut emporter de paires de souliers pour marcher deux ans sur les chemins (!) africains, auprès desquels les sentiers de montagne sont de vraies avenues !

Ce ne fut qu'après de longs débats entre blancs et capitas ou chefs de porteurs, débats portant sur la distribution des charges, que la colonne réussit à se mettre en mouvement, vers le soir. Après un

couple de kilomètres, on campait déjà. Mais le principal était fait. Rien de plus pénible, en effet, que de faire „démarrer” les porteurs. Ils ne sont jamais prêts, ayant toujours au dernier moment un „nduku” (ami) à saluer avant le départ ou une emplette à faire. Une fois en route, par contre, cela va mieux.

C'était une marche de quinze à dix-huit jours à travers la Sierra de Cristal que nous entreprenions ; nous (en mimes dix-sept pour parvenir à destination, une partie de notre caravane s'étant trompée de route et étant partie dans une autre direction avec quelques-unes de nos charges. Mon lit de camp m'ayant ainsi faussé compagnie, je passai à Kouzo de Kimbubu deux nuits, étendu sur une couche moelleuse constituée par trois malles en fer, d'inégale hauteur, mais d'égale dureté. Au point de vue culinaire, nous ne fûmes guère favorisés : les poules, qui devaient former le fond de notre nourriture, étant fort rares sur la route, nous en fûmes réduits aux conserves, dont on est bien vite rassasié.

Dans cette marche, un peu monotone, à travers monts et vaux, les jours se suivent et se ressemblent. Vous en décrire un, c'est vous les montrer tous.

A cinq heures du matin, la voix de mon petit boy,